



Qu Jingdong et Li Peilin (dir.)

La sociologie chinoise avant la Révolution Une introduction

Éditions de la Maison des sciences de l'homme

La sociologie marxiste

DOI : 10.4000/books.editionsmsmh.10820

Éditeur : Éditions de la Maison des sciences de l'homme

Lieu d'édition : Éditions de la Maison des sciences de l'homme

Année d'édition : 2016

Date de mise en ligne : 19 décembre 2017

Collection : 54

ISBN électronique : 9782735120826



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

La sociologie marxiste In : *La sociologie chinoise avant la Révolution : Une introduction* [en ligne]. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2016 (généré le 06 mai 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/editionsmsmh/10820>>. ISBN : 9782735120826. DOI : 10.4000/books.editionsmsmh.10820.

La sociologie marxiste

Si l'on considère l'évolution de la pensée chinoise au début du xx^e siècle, on s'aperçoit que l'introduction du matérialisme historique a très largement modifié les méthodes de recherche, qui s'appuyaient principalement sur les commentaires et les interprétations des textes classiques ⁴, puis, à l'époque moderne, sur la conceptualisation et la vérification par l'expérience. À l'inverse, en mettant l'accent sur une logique explicative en lien avec la logique historique, le matérialisme historique obéit à une volonté unificatrice ; la recherche chinoise s'enrichit d'un nouveau type de discours. Cette approche a de ce fait beaucoup influencé l'histoire, la philosophie, la littérature, l'économie, le droit, la politique, mais aussi la sociologie. Le matérialisme historique, la sociologie occidentale et l'étude de la Chine ancienne sont trois éléments déterminants dans la formation de la pensée sociologique chinoise.

L'émergence de la sociologie marxiste

L'école de la sociologie marxiste apparaît dès les débuts de la sociologie chinoise ; y sont affiliés des chercheurs comme Li Dazhao, Qu Qiubai, Li Da, Xu Deheng ou encore Chen Hansheng. Si les expériences personnelles et académiques de ces jeunes gens sont très différentes, ils partagent des aspirations révolutionnaires et progressistes communes. Li Dazhao et Li Da ont tous deux étudié au Japon, où ils ont découvert les œuvres de Marx et la pensée socialiste. Xu Deheng étudie en Europe et aux

4. En chinois, *经史子集* : désigne tout à la fois les classiques confucéens, les grands ouvrages historiques, les ouvrages des maîtres et les collections d'essais et de poèmes classiques (NdT).

États-Unis, où il est formé au socialisme. Chen Hansheng découvre le matérialisme historique grâce à Li Dazhao, et travaille un temps pour le Komintern. Qu Qiubai ne suit pas de cursus universitaire, mais sa maîtrise du russe lui permet d'aller, en tant que journaliste, réaliser des interviews en URSS, où il découvre les théories marxistes.

La première sociologie marxiste chinoise s'appuyait à la fois sur le matérialisme historique et le socialisme scientifique; ses fondateurs la qualifiaient de « sociologie du matérialisme historique » ou de « sociologie moderne », « moderne » parce qu'ils estimaient que la discipline existante était une « sociologie traditionnelle », une « sociologie ancienne » ou « bourgeoise ». À ses débuts, Li Dazhao est influencé par le darwinisme social de Spencer et par l'anarchisme russe de Kropotkine; il décide par la suite de mobiliser le matérialisme historique, convaincu que « la sociologie trouverait [dans le matérialisme historique] une base fondamentale qui constituerait une référence et une garantie pour obtenir des résultats relativement fiables dans l'approche de phénomènes changeants et complexes. C'est là la plus grande contribution du matérialisme historique à la sociologie, comparable à son influence sur la discipline historique ⁵ ». Li Da, quant à lui, commence par la critique de la théorie du contrat social, de la psychologie sociale et la sociobiologie, qui toutes trois ont été influentes en Occident. Pour lui, le matérialisme dialectique est la seule méthode sociologique qui permette de définir les règles du développement social ⁶.

Si les premiers sociologues marxistes chinois connaissaient le matérialisme historique et en font la méthode de la sociologie contemporaine, c'est grâce aux théories du marxisme soviétique, notamment de Plekhanov et de Boukharine – dont l'ouvrage *La Théorie du matérialisme historique* a été traduit par Xu Deheng entre 1928 et 1930 – ainsi qu'à la traduction du *Matérialisme historique de Marx*, écrit par le chercheur marxiste japonais Hajime Kawakami en 1919. Ce livre offre la présentation la plus complète des grands principes du matérialisme historique, et de fait, a une influence considérable sur les chercheurs chinois de gauche de l'époque.

5. Li Dazhao, 1984 (1920), « Valeur du matérialisme historique dans la sociologie moderne », in *Écrits de Li Dazhao*, Éditions du Peuple, p. 370.
6. Li Da, 1980 (1926), « La sociologie moderne », in *Écrits de Li Da*, vol. I, Éditions du Peuple, p. 344.

Dans les années 1920, Qu Qiubai assume la charge de directeur du département de sociologie de l'université de Shanghai, et publie entre autres *La Sociologie moderne* et *l'Introduction à la philosophie sociale*. Dans *La Sociologie moderne*, il procède à une analyse matérialiste des approches du développement social, de la détermination et de l'indétermination des phénomènes sociaux, de la contingence et de la nécessité dans l'histoire sociale, etc. D'après lui :

La sociologie est la seule science qui aborde les phénomènes sociaux dans leur ensemble; il n'existe aucune autre science dont les principes permettent d'expliquer ceux des phénomènes sociaux. Aussi est-il nécessaire qu'une discipline qui s'applique à étudier les principes pouvant expliquer les phénomènes sociaux se construise en analysant les liens entre les phénomènes étudiés à partir des théories et des méthodes des sciences sociales. C'est là le rôle de la sociologie ⁷.

À cette époque, marxisme et principes de la sociologie moderne sont souvent assimilés, tout comme sociologie et socialisme. En prison, Qu Qiubai écrit dans *Des mots de trop* :

En Chine en 1923, rares étaient ceux qui étudiaient le marxisme ou même la sociologie. C'est à cause de cela qu'après avoir assumé les fonctions de professeur au département de sociologie de l'université de Shanghai, j'ai hérité de la réputation usurpée de « spécialiste des théories marxistes »[...]. Mais la méprise alla bien plus loin. C'est à moi qu'incomba la tâche d'être le premier à étudier la société chinoise moderne et, dans une moindre mesure, les débuts de l'histoire chinoise sous l'angle du marxisme. Dans les cinq années qui suivirent le mouvement du 5 mai, seuls Chen Duxiu, Dai Litao et Li Hanjun avaient publié quelques textes traitant de ces questions, mais qui restèrent sans réelle portée. Après mon retour en Chine, comme je travaillais déjà pour le Parti, et malgré ma connaissance lacunaire du marxisme, je dus commencer ces recherches : j'analysai ainsi le processus de développement des relations capitalistes en Chine, la nature de la division des classes sociales chinoises,

7. Qu Qiubai, 1988 (1924), *La Sociologie moderne*, in *Écrits de Qu Qiubai*, Théories politiques Vol. II, Éditions du Peuple, p. 409.

l'état de la lutte des classes, les relations entre les mouvements populaires de libération anti-impérialistes et ceux prônant la lutte des classes, etc.⁸

Pour les sociologues marxistes, la sociologie n'est pas seulement un domaine de recherche, mais bien une arme visant à connaître et réformer la société chinoise. Li Dazhao a en tête le réformisme social de Hu Shi exhortant à se consacrer un peu plus à la recherche et un peu moins à l'idéologie ; selon lui, « il faut examiner les faits sociaux, tout en contribuant à diffuser un idéal ». Pour lui, « idéologie » n'est pas un terme abstrait, mais une arme de la pensée au service du renversement de la propriété privée des moyens de production. Il avance que les problèmes fondamentaux d'une société sont de nature économique, et qu'une fois ces questions résolues, les autres problèmes comme la démographie, la condition féminine, le travail, la jeunesse, la prostitution, le travail des enfants, la terre, et même la citoyenneté se résoudreont d'eux-mêmes.

Les sociologues marxistes d'alors prennent une part active dans les trois grandes polémiques des années 1930 sur la nature de la société chinoise, son histoire, et la société rurale. Elles se trouvent étroitement liées aux difficultés que rencontre la révolution chinoise. Pour les sociologues marxistes, le matérialisme historique est une sorte de « nouvelle sociologie », une « sociologie moderne » ; il se différencie de la sociologie occidentale traditionnelle principalement en termes de voie et de moyens choisis pour changer la société ; en somme, il prône la révolution là où jusqu'alors on ne parle que de réforme. C'est dans la théorie des classes sociales que cette différence est la plus manifeste. Li Da estime par exemple que les « anciens sociologues » commettent diverses erreurs dans leur compréhension du concept de classe : la première consiste tout simplement à nier les différences des classes qui composent la société moderne, et à affirmer que le système démocratique moderne est fondé sur un principe d'égalité, sans tenir compte des inégalités de classes ; la deuxième erreur consiste à penser que toutes les sociétés ont de tout temps contenu des différences et des antagonismes de classes ; la troisième erreur revient à penser que les différences de classes découlent des disparités entre les professions ; la quatrième consiste à estimer que les différences de classes se matérialisent au niveau des revenus individuels,

8. Qu Qiubai, 2004 (1935), *Des mots de trop*, appendice aux *Notes et impressions de la capitale rouge*, Presses de l'université normale du Guangxi.

et que par conséquent la société capitaliste est constituée d'une multitude de classes différentes. Pour Li Da, le concept scientifique de classe comporte trois caractéristiques majeures : premièrement, l'existence de classes et de sociétés de classes est à penser avec les modalités de production d'une période historique donnée ; deuxièmement, les fondements de la division d'une société en classes ne peuvent être recherchés que dans les différences de situation au sein d'un système de production historique donné ; troisièmement, l'exploitation de classe et les intérêts antagoniques mènent inévitablement à des conflits de classes qui constituent le moteur du développement historique ⁹.

Dans les premiers temps du développement de la sociologie chinoise, l'école marxiste est loin d'être un courant dominant, et est principalement présente à Pékin et à Shanghai. Elle est diffusée à l'université de Pékin grâce à Li Dazhao et ses collègues, tandis qu'à Shanghai elle est enseignée au département de sociologie de l'université de Shanghai dirigé par Qu Qiubai. En 1948, Zhao Chengxin publie un texte intitulé *Les Deux Grands Courants de la sociologie chinoise*. Il estime qu'à ses débuts, la discipline est représentée par deux tendances principales : l'« école culturaliste » et l'« école du matérialisme dialectique ». L'école culturaliste représente l'orthodoxie, le courant principal, et domine le milieu sociologique ; celle du « matérialisme dialectique », malgré son influence auprès des plus jeunes, ne constitue pas la ligne officielle. Cette « école culturaliste » dont parle Zhao Chengxin désigne la sociologie académique de Sun Benwen ; quant au « matérialisme dialectique », il s'agit en fait de l'école marxiste d'alors. Ces deux grands courants sont à l'époque en guerre ouverte. Sun Benwen annonce la couleur dès les premières pages de son ouvrage intitulé *La Sociologie chinoise contemporaine* : « Nous estimons que les œuvres principales du matérialisme dialectique ne relèvent pas de la véritable sociologie, c'est pourquoi il faut nous défaire de tous les travaux relevant de cette vision de l'histoire ¹⁰. » L'école culturaliste refuse d'inclure dans la discipline sociologique orthodoxe les théories venues du marxisme occidental ; le « matérialisme dialectique » adopte pour sa part une position très critique envers les théories

9. Li Da, 2007 (1937), *Les Grandes Idées de la sociologie*, Presses de l'université de Wuhan, p. 383-386.

10. Sun Benwen, 1946, *La Sociologie chinoise contemporaine*, Shanghai, Éditions de la Victoire.

et les méthodes sociologiques héritées d'Auguste Comte. Ce clivage a considérablement réduit la propension de cette jeune sociologie à intégrer les particularités chinoises.

Dans son texte intitulé « Panorama historique du développement de la sociologie en Chine », Yang Kun divise l'histoire de ce développement en trois étapes distinctes : apparition, introduction et construction. Il estime que cinq écoles cohabitent au cours de cette période dite d'introduction : le culturalisme américain, le marxisme, la sociologie durkheimienne, l'écologie humaine, elle aussi venue des États-Unis, et le fonctionnalisme anglais. Il écrit ainsi : « Dans les années 1930, l'influence du marxisme n'était pas négligeable ; les théories marxistes débordent rapidement le domaine de la seule sociologie ¹¹. »

Sociologie marxiste et histoire sociale en Chine

En Chine, l'histoire sociale a longtemps été considérée comme une branche importante de la sociologie. Après l'interdiction de la discipline entre le début des années 1950 et le début des années 1980, l'histoire sociale est entièrement intégrée au domaine de l'histoire, et le nombre de sociologues travaillant dans cette discipline se réduit comme une peau de chagrin. Pour autant, les méthodes et les orientations de la recherche en histoire sociale influencent encore beaucoup la recherche sociologique chinoise.

Au début du xx^e siècle, la diffusion du matérialisme historique contribue à créer des liens très étroits entre la sociologie émergente et l'histoire, qui occupe déjà une place très importante en Chine. Li Dazhao estime que « le matérialisme historique est au fondement de la sociologie ¹² », et qu'« au sein de la sociologie, le matérialisme a représenté et représente encore une sorte de théorie idéale, similaire à celles qui ont marqué la biologie au début du siècle dernier ¹³ ». En Chine, les historiens traditionnels s'inspirent principalement des textes classiques. Dans les années 1920, les

11. Yang Kun, 1997 (1943), « Panorama historique du développement de la sociologie en Chine », in Yang Kun *Sociologie et Folklorisme*, Presses des minorités du Sichuan, p. 184-191.

12. Li Dazhao, 1984 (1920), « Valeur du matérialisme historique dans la sociologie moderne », in *Écrits de Li Dazhao*, Éditions du Peuple, p. 359.

13. *Id.*, p. 366.

découvertes de certains archéologues font évoluer le concept de données historiques : les textes d'histoire doivent désormais intégrer des nouvelles données. Comme l'écrit Zheng Guowei en 1925 dans un texte intitulé « Les nouvelles connaissances des trente dernières années en Chine », la découverte et le recensement, à la fin des Qing et au début de la République, d'os et de carapaces de tortues gravés (*jiaguwen*), de lattes de bambou, de bobines, d'inscriptions gravées ou encore de vestiges étrangers marquent le début du bouleversement de la tradition des historiens. L'école de la critique textuelle, qui voit le jour à ce moment-là, s'attache aux documents historiques tout en préconisant de ne pas s'y fier aveuglément ; elle ouvre la voie au doute dans la discipline historiographique. Forts de ce même esprit, Hu Shi ou Gu Jiegang créent le courant de la « nouvelle histoire » pour défendre l'idée que les documents historiques sont également importants dans le sens où ils font parler les documents anciens grâce à leurs méthodes déductives.

Les écoles de la nouvelle histoire et du matérialisme historique présentent des points communs : toutes deux critiquent l'historiographie traditionnelle, entre les faits et les discours scientifiques, même si logiques historique et sociologique revêtent une réalité différente. Feng Youlan et Qianzhi poursuivent quant à eux une troisième voie, dite « d'interprétation des vestiges anciens » ; pour eux, l'école de la critique textuelle ne prend pas en compte les « changements drastiques de la société contemporaine » et le matérialisme historique fait « beaucoup de théorie avec trop peu de faits ».

Selon l'historien du matérialisme historique Guo Moruo, le *Panorama sur l'histoire de la philosophie chinoise* de Hu Shi fait autorité chez les partisans des nouvelles connaissances pendant quelques années. Pour autant, son auteur est encore loin d'avoir réussi à cerner la réalité de la Chine ancienne. Ce sont les compétences de collecte, de conservation, de transmission et de recherche textuelle dont font preuve Wang Zhenyu et Wang Guowei qui leur ont permis d'appréhender cette réalité dans son intégralité. En élevant « une vaste construction qui, sur les fondations millénaires de la vieille science, fit briller une flamme exceptionnelle ¹⁴ », ils sont devenus des acteurs clefs de la compréhension de la Chine ancienne.

14. Guo Moruo, 2008 (1930), préface de l'auteur, *Étude sur la société chinoise ancienne*, Chinese Overseas Publishing House, p. 3-5.

Selon Guo Moruo, la différence fondamentale qui existe sur le plan méthodologique entre l'école du matérialisme historique et celle de la critique textuelle – qui représentent toutes deux des nouvelles tendances – tient à ce que l'une s'efforce d'organiser tandis que l'autre critique. En organisant, la première cherche à atteindre la vérité par les faits; en critiquant, la seconde cherche à distinguer le vrai du faux dans les faits. Aussi Guo Moruo espérait-il que son œuvre *Recherches sur la société de la Chine ancienne* soit une continuation de l'œuvre d'Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*.

C'est en 1930 que Guo Moruo publie *Recherches sur la société de la Chine ancienne*. Il s'agit de la première monographie de la République de Chine à fonder son analyse de la société de la Chine ancienne sur une perspective matérialiste de l'histoire, et à introduire un système de discours tout à fait nouveau en historiographie. Guo Moruo commence à s'intéresser au marxisme dès les années 1920; il en lit toutes les œuvres majeures (dont *Le Capital* et *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*) et traduit la *Critique de l'économie politique* ainsi que *L'Idéologie allemande*. À première vue, dans *Recherches sur la société de la Chine ancienne*, il traite du passage d'un modèle esclavagiste à un modèle féodal; il ouvre surtout une nouvelle voie à la réflexion historiographique chinoise. Fortement inspiré par les découvertes archéologiques de son temps – inscriptions sur os et carapaces de tortues ainsi que sur bronze (*jinwen*) –, il présente des explications originales et introduit des idées nouvelles. C'est grâce au matérialisme historique que Guo Moruo, Jian Bozan, Fan Wenlan, Hou Wailu ou encore Lü Zhenyu sont devenus les historiens que nous connaissons.

Si l'histoire socio-économique et l'histoire socio-politique sont toutes deux des branches de l'histoire sociale, il a pourtant fallu plus de dix ans et la traduction des trois livres du *Capital* par Wang Yanan pour que des ponts s'établissent entre ces deux disciplines et qu'un nouvel espace de recherche voie le jour. Wang Yanan publie en 1948 *A Study on Chinese Bureaucracy*, une étude imprégnée de matérialisme historique qui marque l'histoire sociale chinoise par son originalité; il s'agit en effet d'une analyse croisée de perspectives aussi bien économiques qu'historiques, politiques ou sociologiques. Dans son œuvre, Wang examine l'aspect dictatorial de la bureaucratie chinoise, véritable autocratie, la position économiquement dominante des propriétaires terriens issus de la société féodale ainsi que l'hégémonie de la doctrine confucéenne dans

les mentalités chinoises traditionnelles, et l'influence que ces facteurs ont les uns sur les autres. Grâce à son analyse poussée de l'organisation de la bureaucratie et du patriarcat dans la société chinoise, de l'éthique traditionnelle ou encore de la pensée confucéenne, il démontre que la bureaucratie chinoise, qui repose matériellement sur la richesse des propriétaires terriens, a entravé le développement des forces productives de la société chinoise, immobilisant ainsi durablement cette dernière dans sa phase féodale et retardant son orientation vers un nouveau mode de production. Il s'agit là d'une des particularités du développement socio-économique chinois.

Aussi peut-on affirmer que Wang Yanan est le premier universitaire chinois à avoir essayé de répondre à la question de Joseph Needham. Alors qu'il étudiait l'évolution des sciences et des techniques, l'historien des sciences britannique Joseph Needham s'est en effet posé la question de savoir pourquoi l'époque moderne a vu la Chine perdre son avance technologique ; il se demande pourquoi les révolutions scientifiques n'ont eu lieu ni en Inde ni en Chine, mais bien en Occident. Pour Wang Yanan, la bureaucratie chinoise, établie sur la base de la puissance économique des propriétaires terriens de l'époque féodale, se servait de l'organisation patriarcale de la société et de l'éthique confucéenne pour asseoir sa domination, qu'elle parvenait à étendre aux forces antagonistes que représentaient les marchands et les citadins. S'il arrivait que les paysans se révoltent pour secouer le joug de cette exploitation cruelle, ils ne faisaient que précipiter la fin d'une dynastie et non celle du système. C'est pour toutes ces raisons que les quelque 2 000 ans précédant la révolution de 1912 ont été le témoin de nombreux changements dynastiques, mais d'aucune révolution sociale.

Cette conclusion à laquelle parvient Wang Yanan confirme une célèbre hypothèse formulée par Marx. Ayant consulté de nombreux documents traitant des sociétés asiatiques telles que l'Inde ou Java, ce dernier écrivait :

La simplicité de l'organisme productif de ces communautés qui se suffisent à elles-mêmes, se reproduisent constamment sous la même forme, et une fois détruites accidentellement se reconstituent au même lieu et avec le même nom, nous fournit la clef de l'immuabilité des sociétés asiatiques, immuabilité qui contraste d'une manière si étrange avec la dissolution et la reconstruction incessantes des États asiatiques, les changements violents de leurs dynasties.

La structure des éléments économiques fondamentaux de la société reste hors des atteintes de toutes les tourmentes de l'espace politique ¹⁵.

Le développement d'une sociologie marxiste a fourni un nouvel outil d'analyse pour décoder la société chinoise et a permis à la méthodologie sociologique de poursuivre son exploration. Nous verrons que ce courant sociologique n'a pas toujours su éviter les écueils du dogmatisme.

Sociologie marxiste et caractéristiques de l'agriculture chinoise

Le débat sur les caractéristiques de la ruralité chinoise n'a pas seulement opposé les réformistes aux révolutionnaires, mais aussi, dans le cadre du marxisme, les partisans d'une réforme agraire à ceux d'une réforme totale. Pour les marxistes, le nœud du problème est le suivant : la Chine est-elle une société semi-coloniale et semi-féodale ou une société capitaliste ? Et la révolution est-elle le fait des bourgeois ou du prolétariat ?

À l'occasion de ce débat académique au sein du camp marxiste, les deux parties ont veillé à ce que leurs arguments s'appuient sur des résultats d'enquêtes. Le meneur des partisans d'une réforme agraire, Chen Hansheng, a étudié à l'étranger ; il est diplômé d'un master d'histoire de l'université de Chicago et d'un doctorat de l'université de Berlin. De retour sur le sol chinois, il est nommé professeur au département d'histoire de l'université de Pékin ; à seulement 27 ans, il est le plus jeune de tous les professeurs. C'est sous l'influence de Li Dazhao qu'il se tourne vers Marx et le matérialisme historique.

Ce débat sur les caractéristiques de la société chinoise rurale qui passionne les marxistes dans les années 1930 tire son origine de celui qui a eu lieu à la fin des années 1920 au sein du Komintern. C'est le Hongrois Liudvig Mad'iar qui dirige à l'époque le département d'études orientales de l'institut agraire du Komintern ; le débat s'intensifie avec la sortie de son livre *China's Rural Economy* ¹⁶. Il y avance que la société primitive chinoise n'est remplacée ni par une société esclavagiste ni par

15. Karl Marx, *Le Capital*, livre I, Paris, Lachâtre, 1872, p. 155-156.

16. Liudvig Mad'iar, *China's Rural Economy*, 1928, Éditions Shenzhou Guoguang. Première publication à Moscou.

une société féodale, mais par une « société hydraulique ¹⁷ » qui donne naissance à un mode de production typiquement asiatique. Ce n'est qu'au xx^e siècle, à l'heure où le capitalisme fait son entrée en Chine, que la société, et donc les campagnes chinoises, deviennent capitalistes. Chen Hansheng estime pour sa part que la théorie de Mad'iar n'est pas assez en prise avec les faits : la commercialisation des produits agricoles lui suffit pour déclarer les campagnes chinoises capitalistes, alors que pour Chen, cette commercialisation se met en place dès la dynastie Song ; par ailleurs, n'est présent dans les campagnes qu'un capital commercial et non industriel. Dans les campagnes chinoises s'est développée une économie naturelle autosuffisante ; or c'est là une caractéristique des sociétés féodales et non capitalistes. Chen Hansheng prend conscience à l'occasion de ce débat que rares sont les études à aborder tous les aspects de l'économie rurale chinoise ; les quelques documents traitant du sujet sont trop légers pour lui permettre de convaincre ses adversaires. C'est pourquoi, par la suite, il se fera un devoir d'organiser des enquêtes de terrain dans ce domaine.

En 1929, Chen Hansheng se rend à la demande de Cai Yuanpei et accepte le poste de vice-président du Centre des sciences sociales de l'Academia Sinica ; il organise en outre le travail du département de sociologie. Il décide alors de mener des enquêtes sur l'économie et la société rurales : en comparant différents types de développement, il espère pouvoir comprendre les différentes facettes de la réalité chinoise. Il choisit d'étudier les villes de Wuxi (Jiangsu), Lingnan (Guangdong) et Baoding (Hebei) ; aucune ne s'est développée de la même manière, et pourtant leur économie rurale subit les changements les plus rapides du pays. Les données qui résultent de ces enquêtes sont d'une grande précision ; dans son ouvrage *Différences de mu*, Chen Hansheng avait déjà mentionné le fait que l'unité de calcul de la superficie des terres, le *mu*, variait considérablement d'un village à un autre. L'enquête menée dans 22 villages et 1 204 foyers de Wuxi révèle que le *mu* en vigueur dans cette région recouvre des réalités différentes : Chen n'en recense pas moins de 173, dont le plus petit équivaut à 2,683 acres et le plus grand à 8,957 acres. Au sein d'un même village peuvent coexister différents *mu* ; le maximum qu'il dénombre pour un village est de 20. Ces écarts

17. Cf. Karl A. Wittfogel, *Le Despotisme oriental*, Éditions de Minuit, 1964 (NdT).

rèvent à quel point le prélèvement des impôts pouvait donner lieu à des pratiques abusives.

Chen Hansheng identifie déjà deux postures dans lesquelles la sociologie a tendance à se réfugier : « Quand elle ne cherche pas à créer des catégories absurdes pour les différents phénomènes sociaux qui peuvent voir le jour, elle s'enferme dans un raisonnement abstrait imprégné de concepts philosophiques ¹⁸. » La sociologie est la science qui étudie la réalité présente d'une société; en amont de toute étude sociologique doit prévaloir l'idée que les rapports de production ont façonné la structure de base de la société. Comme, en Chine, la grande majorité des rapports de production se situent dans le monde rural, il est primordial d'étudier les campagnes chinoises pour pouvoir progresser dans l'analyse sociologique de la Chine. Or la plupart des études menées jusqu'alors en sociologie s'intéressent davantage aux forces productives qu'aux rapports de production; c'est pourquoi il est si difficile de définir les caractéristiques de la société rurale chinoise. En travaillant à ses recherches sur le monde rural, Chen Hansheng s'est forgé sa propre idée d'une réforme agraire. Si le féodalisme n'est plus, le capitalisme est encore loin de lui avoir succédé; les propriétaires terriens, les marchands et les usuriers profitent de la transition à l'œuvre dans la société chinoise moderne pour exploiter les paysans. La solution serait donc de se débarrasser du système féodal de propriété foncière et de mettre en place une réforme agraire qui donnerait des terres aux paysans n'en ayant pas ou peu. Cela permettrait de relancer la production agricole et de résoudre le problème des campagnes chinoises.

En 1933, Chen Hansheng, Sun Xiaocun, Feng Hefa, Qian Junrui, Xue Muqiao et Sun Yefang décident d'organiser à Shanghai un séminaire sur l'économie rurale chinoise; Chen est élu président du comité d'organisation. Toujours à Shanghai, il crée en 1934 le mensuel *Ruralité chinoise*, qu'il place sous la direction de Xue Muqiao, forme le mouvement marxiste des défenseurs de la ruralité chinoise (qui se réclame des partisans d'une réforme agraire), et participe dans la foulée à une série de débats académiques.

18. Chen Hansheng, *On Chinese Agriculture*, 1931, initialement publié en anglais dans le trimestriel *Pacific Affairs*, puis traduit en chinois par Lu Guoxiang et publié par les presses de l'université populaire de Shanghai dans le premier numéro du trimestriel *Laodong*, in *Anthologie de Chen Hansheng*, China Social Sciences Press, 2002, p. 32.

Dans le débat autour de l'histoire sociale chinoise, les défenseurs d'une réforme agraire ont violemment condamné les livres de Ren Shu (*Recherches sur l'économie chinoise*) et de Yan Lingfeng (*La Question de l'économie chinoise*), qui illustrent tous deux le point de vue des partisans (trotskistes) d'une réforme totale sur la question des caractéristiques de la ruralité chinoise. Pour Ren Shu, « en Chine, les relations capitalistes dominent la vie rurale » ; « au fur et à mesure de sa progression, le capitalisme se taille une place prédominante », le commerce se développe « à la vitesse de l'éclair », bref, « le capitalisme chinois est en plein essor. La guerre civile, pas plus que les famines, les révolutions ou la prétendue exploitation féodale ne sauraient l'empêcher d'aller de l'avant ». Ren Shu a recours à de nombreux documents d'enquête ou à des statistiques pour prouver ce qu'il avance. Ainsi, à la lumière de l'enquête menée entre 1922 et 1925 auprès de plus de 2 000 foyers paysans du Jiangsu, du Shanxi et d'autres régions, il apparaît que le nombre d'achats moyen qu'une famille effectue au marché est relativement élevé ; pour lui, cela prouve que « l'économie rurale chinoise n'a rien à voir avec une économie féodale naturelle, mais qu'elle est sous le contrôle d'une économie marchande capitaliste ». Entre 1875 et 1926, une modification significative de la proportion des marchandises transitant par les douanes chinoises via bateaux à voile et à vapeur a lieu en faveur des bateaux à vapeur. À l'heure du capitalisme, ces derniers représentent un instrument d'échange ; ils transportent 85 % des marchandises en 1875, et 98 % en 1926. Le remplacement des premiers comptoirs ¹⁹ par les banques révèle également à quel point le développement du capitalisme est avancé ; ainsi, à cette même époque, la proportion des investissements réalisés dans le secteur financier chinois par ces comptoirs passe de 68 % à 37 %, tandis qu'elle passe de 32 % à 63 % pour les banques. Par ailleurs, c'est la fin de la production féodale et la mise en place de rapports capitalistes qui expliquent les phénomènes de concentration des terres, de dépossession des paysans moyens de leur terre et de conflit entre paysans pauvres et riches propriétaires terriens. En effet, la concentration des terres est particulièrement profitable au capitalisme, et vice versa. Yan Lingfeng essaie également de démontrer que « ceux qui possèdent beaucoup de terres en Chine ne sont plus les défenseurs de l'ordre ancien, à savoir les rares survivants de l'aristocratie ou de la

19. En chinois *qianzhuang* (钱庄), l'ancêtre des banques en Chine (NdT).

famille impériale ; ce sont des propriétaires terriens capitalistes, ou des capitalistes qui ont choisi d'investir dans le foncier ²⁰ ».

Face à ces arguments, Zhang Wentian rassemble des données statistiques et des sondages réalisés dans divers domaines (marchandises exportées, bobinage, tissage, répartition des terres, vente de coton, prix des produits agricoles, etc.) ; il parvient ainsi à montrer que les chiffres ne veulent rien dire et que tout dépend de la lecture qu'on en fait. Si l'on considère que l'essor du commerce d'import-export s'explique simplement par celui du commerce de marchandises et non par le développement du capitalisme, alors on peut considérer que si la Chine exporte davantage de matières premières que de produits industriels, c'est qu'elle est une société agricole et non une société industrielle ; le fait que la Chine importe des produits industriels permet dès lors de démontrer que le capitalisme peine à s'y développer. Le dernier point contre lequel Zhang s'insurge est celui de la nature d'une réforme agraire chinoise : Ren Shu insiste sur le fait qu'une telle réforme s'inscrirait à contre-courant d'une logique capitaliste, et qu'elle représenterait par là même une perspective non capitaliste. Zhang Wentian rejette son argumentation en bloc ; pour lui, « tant que la réforme agraire ne parviendra pas à une redistribution équitable de toutes les terres confisquées, c'est-à-dire tant que n'aura pas eu lieu une nationalisation des terres, cette réforme sera de nature bourgeoise. Loin d'empêcher le développement du capitalisme, elle lui ouvrira la voie. Si elle s'inscrit contre la grande bourgeoisie, elle profitera cependant aux paysans issus de la petite bourgeoisie ». Il continue ainsi : « Pour autant, la réforme agraire, une fois terminée, n'ouvrira pas la voie au développement rapide du capitalisme en Chine, mais bien plutôt à celui du non-capitalisme. En effet, les meneurs de la réforme étant tous des prolétaires, ils ne s'arrêteront pas à la dictature démocratique des ouvriers et des paysans, mais voudront pousser jusqu'à la dictature du prolétariat.

20. Cf. Liu Mengfei, 1985 [1933], « État des lieux de l'économie agricole chinoise - critique des théories de MM. Ren Shu et Yan Lingfeng », in *L'Agriculture chinoise d'avant la libération*, collection dirigée par Chen Hansheng, Xue Muqiao et Feng Hefa, China Prospect Publishing House, p. 498-499. Zhang Wentian, 1985 [1931], « De la nature de l'économie chinoise – commentaire du *On Chinese Agriculture* de M. Ren Shu », in *L'Agriculture chinoise d'avant la libération*, collection dirigée par Chen Hansheng, Xue Muqiao et Feng Hefa, China Prospect Publishing House, p. 247-260.

Ils chercheront alors à mettre en place un futur socialiste plutôt que non capitaliste pour la Chine ²¹. »

En 1935, ce débat autour des caractéristiques de la société rurale chinoise s'ouvre avec l'entrée en lice de deux nouvelles tendances académiques, représentées par le mensuel *Ruralité chinoise* et par la revue *Économie chinoise*. La première, connue sous le nom de « mouvement pour la ruralité chinoise », compte dans ses rangs Qian Junrui, Tao Zhifu, Xue Muqiao ou encore Sun Yefang ; la deuxième, le « mouvement pour l'économie chinoise », est soutenue par des figures telles que Wang Yichang, Zhang Zhicheng ou encore Wang Yuquan. En 1936 paraît l'œuvre qui illustre le mieux cette polémique ; elle s'inspire du livre coécrit par les participants au séminaire sur l'économie rurale chinoise, *Controverses autour de la nature de la société rurale chinoise*. Pour certains chercheurs, si le camp de Wang Yichang et Zhang Zhicheng a repris à son compte les arguments passés de Ren Shu et de Yan Lingfeng, celui de Qian Junrui et de Xue Muqiao a ouvert un nouvel espace de débat.

C'est Wang Yichang qui, le 26 janvier 1935, met le premier le feu aux poudres : il publie un court article, intitulé « La voie à suivre pour produire des statistiques sur l'économie rurale », dans le n° 48 de l'hebdomadaire du journal *Yishi* de Tianjin. Il s'agit d'une critique de l'article publié en octobre 1934 par Xue Muqiao dans la revue *Ruralité chinoise*, intitulé « Comment mener ses recherches dans le domaine de l'économie rurale chinoise ». Wang propose trois « nouvelles pistes » : il faut dans un premier temps « s'extraire de la simple observation des relations entre individus pour se tourner vers la relation que l'homme entretient avec la nature » ; dans un second temps, « analyser la production agricole au cas par cas, en déterminant l'échelle de la production en fonction des technologies utilisées, des matériaux à utiliser, en quelle quantité en fonction du travail requis, et ainsi identifier différentes classes rurales avec chacune leurs propriétés sociales » ; enfin, dans un dernier temps, « étudier les rentrées et les sorties d'argent d'une exploitation agricole, son utilisation du capital et sa redistribution des bénéfices. Il ne faut donc pas se satisfaire d'une étude

21. Zhang Wentian, 1985 [1931], « De la nature de l'économie chinoise – commentaire du *On Chinese Agriculture* de Ren Shu », in *L'Agriculture chinoise d'avant la libération*, collection dirigée par Chen Hansheng, Xue Muqiao et Feng Hefa, China Prospect Publishing House, p. 266-267.

strictement circonscrite à l'activité agricole, mais prendre en compte le rôle que peuvent jouer des activités complémentaires ».

Dans son article publié dans le premier numéro de *Ruralité chinoise*, Xue Muqiao critique les prises de position les plus représentatives de ses adversaires, pour qui les conditions sur le terrain doivent être le premier objet d'étude. Il veut ainsi battre en brèche l'idée que le surplus de population et le manque de terres arables sont les deux raisons principales de la faillite des campagnes chinoises. Il estime que, dans la perspective d'une comparaison du coût du travail dans les agricultures chinoise et américaine, commencer par une étude des techniques de production risque d'amener à la conclusion suivante : le retard technique et le manque de compétitivité de l'agriculture chinoise sont les principales causes de sa faillite. Il dénonce également la tendance que ses adversaires ont à tout expliquer par l'exploitation féodale, et considère que les « loyers exorbitants de la terre », le « commerce inégal » et les « prêts à taux d'intérêt démesuré » sont les trois raisons principales de la pauvreté des paysans chinois. En dernier lieu, il s'indigne qu'ils veuillent étudier le niveau de commercialisation des produits agricoles chinois et qu'ils s'imaginent que le mode de production capitaliste est le plus fréquemment utilisé dans l'agriculture chinoise ²².

Toutes ces critiques proférées par Xue Muqiao n'ont vraisemblablement pas d'autre visée que celle d'isoler une bonne fois pour toutes les partisans du marxisme de ceux des autres factions ; dès la parution de son premier numéro, on sait de quel bord est la revue *Ruralité chinoise*. Avant même que les réformistes, qui cherchaient à échapper à toute controverse politique, ne lui répondent, Xue Muqiao doit faire face à la contre-attaque des « marxistes » (que les réformistes appellent « trotskistes »). C'est dans ce contexte que Wang Yichang publie son texte, dans lequel il insiste sur la nécessité pour l'économie rurale chinoise de suivre les nouvelles pistes qu'il décrit. Les deux camps citent tout autant l'un que l'autre les œuvres majeures de Marx et de Lénine dans leurs articles, aussi le débat reste-t-il circonscrit au cadre posé par le marxisme.

Voici la logique que défendent les partisans du mouvement pour l'économie chinoise : les techniques de production sont ce qui représente

22. Xue Muqiao, 1984 [1934], « Comment étudier l'économie agricole chinoise », in *Œuvres choisies de Xue Muqiao sur l'économie*, People's Publishing House, p. 1-10.

le mieux les forces de production ; or ces dernières permettent aux rapports de production d'aller de l'avant. Après la révolution de 1927, il n'est plus question de redistribution des terres ; vu la situation, le cœur du problème pour l'économie rurale chinoise est le capital. Or les campagnes chinoises viennent d'entrer dans une « phase d'économie marchande, dans laquelle le capitalisme a la part belle ; la question centrale n'est donc plus celle des types de propriété foncière, des droits de propriété, des rapports entre bailleur et locataire, mais bien celle de l'analyse des processus de production agricole dans un système capitaliste ». Pour eux, « les différentes classes sociales sont fonction du capital possédé ; la taille du capital peut donc permettre d'identifier le rang auquel une exploitation aurait appartenu sous le système féodal ²³ ».

Pour les partisans du mouvement pour la ruralité chinoise, l'évolution des rapports de production permet de « mettre en place un nouveau type de société à même d'encourager le développement des forces de production ». La question principale liée aux campagnes est bien celle de la distribution des terres, ainsi que, moins ouvertement, celle des rapports sociaux entre les individus. Il faut donc étudier la question des types de propriété foncière et de leur nature, de la distribution des titres de propriété en fonction des différentes classes, de la gestion des exploitations et des rapports entre bailleur et locataire. La question de la gestion agricole doit quant à elle être traitée après une étude des marchés ruraux, des coûts de l'agriculture et de l'emploi de la main-d'œuvre ²⁴.

Faut-il suivre la voie d'une réforme démocratique pour les paysans ou celle d'une réforme socialiste pour les prolétaires ? Telle est la question centrale qui sous-tend ce débat ; elle n'est rien d'autre que la reformulation plus académique de la question qui oppose les partisans d'une réforme partielle à ceux d'une réforme totale. Les insultes fusent de part et d'autre : aux yeux des tenants du mouvement pour l'économie chinoise, l'objectif est de faire cesser l'étude des rapports entre individus prônée par les chercheurs en économie rurale depuis 1930, qu'ils

23. Wang Yichang, 1936, « Sur l'économie agricole chinoise actuelle », in *Débat sur la nature de la société agricole chinoise*, paru à l'occasion du séminaire sur l'économie agricole chinoise, Pékin : Xinzhi Bookstore, p. 99-110.

24. Qian Junrui, 1936, « Réaliser une étude de classe de l'agriculture chinoise actuelle », in *Débat sur la nature de la société agricole chinoise*, p. 73-88.

traitent de « populistes, de penseurs paysans, de révisionnistes ²⁵ ». Chez ces mêmes partisans du mouvement pour la ruralité chinoise, les défenseurs du mouvement pour l'économie chinoise sont taxés de maillon faible « prêt à semer la zizanie pour une cause désespérée », ou encore de « force rétrograde ». Cette polémique a par la suite pris le nom de « controverse anti-trotskiste ».

Les campagnes chinoises peuvent mettre en œuvre deux types de révolution : dans le cas de la première, la Chine devient le village du capitalisme mondial, et c'est à la lumière du système économique capitaliste qu'il faudra étudier la séparation des secteurs agricole et industriel, les rapports entre villes et campagnes et l'alliance des prolétaires ouvriers et paysans. Cette voie permettrait de travailler librement au développement de l'économie nationale en unissant les forces chinoises contre la domination capitaliste étrangère. Dans le cas de la seconde, l'étude des rapports de production et des relations entre individus devrait démontrer l'importance de meilleurs rapports entre les différents acteurs de la terre. Cette voie permettrait de travailler au développement des forces de production rurales et à leur réunification avec celles de l'industrie grâce à une alliance contre l'impérialisme et le féodalisme.

25. Dans son *Sur les méthodes d'étude de l'économie agricole chinoise*, Zhang Zhicheng cite les traducteurs Du Weizhi et Peng Weiqiu, qui ont rédigé un texte intitulé « Quelques phrases en plus » à la suite de la préface de l'œuvre de Lénine *Le Développement du capitalisme en Russie*. Ils y critiquent ainsi le mouvement pour l'agriculture chinoise : « Le développement du capitalisme agricole ne fait aujourd'hui plus aucun doute en Chine. Et pourtant, personne ne s'inquiète de cette réalité, ni les populistes, ni les penseurs d'origine paysanne, ni les révisionnistes marxistes; pis encore, personne ne daigne même s'accorder dessus, alors que tous s'accordent à se plaindre à tout vent du système féodal en lieu et place des capitalistes ruraux. » (cf. *Controverse autour de la question de la nature de la société rurale chinoise*, Séminaire sur l'économie rurale chinoise, p. 139).